

UNE RENCONTRE AVEC JORGE GUILLEN

Lorsque j'étais jeune professeur de philosophie dans un lycée parisien, au lendemain de la Libération (1946-1948), je fréquentais assidûment certains cours du Collège de France, en particulier ceux de Louis Lavelle (le célèbre philosophe spiritualiste), de Jean Baruzi (l'inoubliable interprète de saint Jean de la Croix) et de Marcel Bataillon (le maître des études hispaniques) ; j'y retrouvais notamment Antoine Guillaumont (actuellement professeur lui-même au Collège de France), l'abbé Golliet, Mgr Pierre Jobit et le professeur Robert Ricard. Il me souvient d'un après-midi d'hiver (c'était, je crois, au début de mars 1947) ; l'auteur d'Erasmus et l'Espagne traitait, cette année-là, si je ne me trompe, le sujet suivant : "Les Jésuites en Espagne et au Portugal aux XVIe et XVIIe siècles" ; devant un auditoire extrêmement dense, il nous avait parlé, ce jour-là, du collège de Coïmbre (conçu pour les missions lointaines) et de celui d'Evora (orienté, au contraire, vers les paroisses du pays) ; il avait évoqué les singulières figures d'Oquino (passé au protestantisme genevois) et d'Olmedo (confesseur fort autoritaire) ... A l'issue de la leçon, je fus présenté par Marcel Bataillon au grand poète Jorge Guillén, à peine quinquagénaire, qui réfugié républicain aux Etats-unis depuis 1939, séjournait alors, pour quelques semaines, dans la Capitale. C'était, me semble-t-il, l'année où il allait perdre sa femme (une Française).

Je revois encore sa haute silhouette mince, son regard aigu derrière ses lunettes, son sourire discret, sa voix prenante aussi. A peine mon nom fut-il prononcé que l'auteur du Cántico me prit par les épaules, avec effusion. "Ah ! - me dit-il, à peu près - c'est, donc, vous qui avez soutenu, en pleine Occupation, cette grosse thèse principale sur La pensée de Fray Luis de León (assortie d'une thèse complémentaire sur l'Ecole de Salamanque) ! Il s'agit d'un livre qui nous intriguait tous beaucoup, au Nouveau-Monde, mais que nous n'avons pu lire qu'à la fin de 1944, quand les échanges entre la France libérée et les Alliés ont enfin repris ..." Et il ajouta, en substance : "Dès que nous avons appris, en 1943, votre soutenance du mois de mai de cette année-là, à l'Université de Grenoble, nous nous demandions anxieusement si cette thèse n'allait pas se ressentir de l'atmosphère vichyste ; fort heureusement, il n'en était rien : et quand elle nous arriva, l'année suivante,

après le départ des Allemands, nous éprouvâmes un profond soulagement en constatant qu'au contraire, elle était inspirée par le plus pur humanisme libéral et même par un christianisme assez progressiste !"

Passionné par le grand Fray Luis de León, Jorge Guillén, qui gardait une allure toujours aussi juvénile que lorsqu'il était lecteur à la Sorbonne (1917-1923), renommé connaisseur de la culture française (traducteur, notamment, de Paul Valéry), m'expliqua avec volubilité, dans notre langue maniée à la perfection, combien il avait redouté a priori que le judaïsme ancestral de ce converso qu'était l'écrivain des Nombres de Cristo et de la Noche Serena ne fût considéré de manière déplaisante par l'auteur de cette thèse universitaire, susceptible d'être contaminé par le conformisme de cette affreuse époque, celle du Nazisme et de la soi-disant Révolution Nationale ...

Avec quel intérêt non dissimulé et avec quelle bienveillance également, l'admirable maître exilé écouta-t-il alors le récit détaillé que je lui fis volontiers de mes convictions personnelles : en particulier, de mes idées sociales, comme disciple (dès avant-guerre) d'Emmanuel Mounier et de la revue Esprit ou de La Jeune République (Marc Sangnier et Philippe Serres), ou encore comme élève de l'hispaniste Recteur Jean Sarrailh, placé à la tête de l'Académie de Grenoble de 1937 à 1939, infatigable protecteur des Républicains espagnols ! Il me semble encore revivre cette scène ; nous cheminions lentement dans la rue des Ecoles, puis sur le Boulevard Saint-Michel ; et j'expliquai à mon éminent interlocuteur toute la genèse de mon travail (amorcé, dès 1937, au titre du diplôme d'études supérieures - la maîtrise -, à travers les livres d'Aubrey Bell et d'Adolphe Coster, tandis que je suivais, à Grenoble, les cours du Consul républicain Vicente de la Fuente y Arcenegui). Je lui racontai aussi la maturation de ma recherche à Limoges, où je professais ultérieurement au Lycée Gay-Lussac, quêtant chez le Cygne du Tormes, vaillant prisonnier de l'Inquisition, des leçons de courage et d'espoir (car "tout le visible n'était alors que triste pleur", comme dans l'Ode à Salinas). Je décrivis ensuite à J. Guillén l'ambiance authentique de mon Jury, où J. Chevalier avait appelé à siéger le remarquable historien juif Louis Halphen (révoqué de la Sorbonne), l'hispaniste Eugène Kohler (replié de l'Université de Strasbourg, sur celle de Clermont-Ferrand, et traducteur apprécié du Perro del hortelano), le philologue Antonin Duraffour et Pierre Ronzy (hispanisant et italianisant).

Comme l'admirable poète lyrique m'interrogeait avec une avidité toujours plus grande, je lui confiai même que, loin d'avoir revêtu le moindre caractère confidentiel ou confiné (en dépit du couvre-feu imposé à 21 h. par les autorités italiennes d'Occupation), cette soutenance avait constitué un petit événement dans la capitale du Dauphiné ; une foule compacte remplissait l'amphithéâtre et j'y reconnaissais plusieurs de mes anciens condisciples, dont le cher Léon Jail, héros du Vercors, fusillé par les Nazis l'année suivante dans l'élimination de ce glorieux maquis. Je signalais même à J. Guillén que, bien conscient de l'immense enjeu de la lutte entre le fascisme international et la liberté, je commençais mon exposé de soutenance en exprimant publiquement un hommage ému à nos camarades prisonniers outre-Rhin...

Tout ce climat tendu de 1943, que je tentai de restituer au maître de la poésie espagnole contemporaine, paraissait lui apporter un baume réconfortant, en lui montrant par une expérience venue de la France profonde, que bon nombre d'intellectuels s'étaient maintenus farouchement à l'écart de toute velléité de "collaboration", profondément fidèles, quant à eux, à la tradition de Péguy, de Jaurès et de Bernanos !

Je n'ai jamais revu, hélas ! l'illustre vallisoletain ; mais j'ai conservé bien vivante son image au fond de ma mémoire, tout en savourant ses nouveaux recueils Clamor et Homenaje, à la suite de cette soirée du Vorfrühling de 1947, où j'eus l'insigne privilège d'avoir l'occasion d'en entretien solitaire avec lui. En terminant, cette brève évocation, je veux répéter les vers d'Homenaje, qu'il a transcrits dans son prologue à la belle traduction, par Bernard Sesé, de La voz a ti debida (de Pedro Salinas) (Le Calligraphe, Paris, 1982) et qu'on me permettra de lui appliquer à lui-même : "Murió el amigo - amigo para siempre,  
y muriendo en él sobrevivimos"

Alain GUY



DE GUILLEN A SALINAS

C'était le 3 septembre 1980 à Málaga. Jorge Guillén m'avait fait la faveur de me recevoir pour évoquer la mémoire de Pedro Salinas "el amigo perfecto" (1) et subir l'assaut de mes questions nombreuses et, il faut l'avouer, intéressées puisqu'à l'époque, je préparais ma thèse sur Salinas. Notre entretien fut chaleureux, l'amitié des deux poètes dont momentanément j'étais l'intermédiaire, me faisait aller de l'un à l'autre dans un émouvant balancement poétique. Les similitudes étaient nombreuses : castillans, professeurs modèles, se succédant à la Sorbonne comme lecteurs, voyageurs, conférenciers, exilés enfin. Tous les deux partageaient également un extraordinaire idéalisme à l'égard de la poésie réagissant contre un sentimentalisme littéraire par trop anecdotique et entreprenant la recherche d'une poésie qui atteigne des signifiés importants au moyen de formes nouvelles à la fois exactes et dégagées de contraintes. Ils n'oublient pas cependant les maîtres du passé et avec leurs compagnons de génération célèbrent en 1927 le tricentenaire de Góngora.

D'abord poète sans livre, puis longtemps poète d'un seul, "Cántico", Guillén fait preuve d'un don inégalable pour la poétisation du quotidien, reconnaissant aux choses une primauté quasi ontologique, percevant l'autonomie de leur existence, comme pouvait le faire Francis Ponge en France. Guillén sait restituer la densité en cherchant l'essentiel. Ainsi une simple planche est susceptible d'absorber toute son attention : il en observe les veines, en glorifie la surface si admirable polie et délimitée, en révèle enfin son essence sylvestre unique. De même, il appréhende le monde de la technique d'une manière humoristique et tendre. Les métaphores sont distillées avec soin, le radiateur du chauffage central devient "...ruiseñor del invierno" (2) et comme un écho, résonnent les vers de Salinas évoquant le même appareil :

"hija del agua, sirena  
callada de los inviernos  
que va por los radiadores" (3)

Avec Guillén, Salinas est un des premiers poètes de la génération de 1927 qui introduisit dans ses vers des thèmes inspirés des progrès techniques les plus récents du siècle. Mais cet aspect est loin d'être le seul commun à ces deux poètes dont Vicente Gaos relève dans son Anthologie (4) les étonnantes affinités au coeur d'une génération de l'amitié qui se distingue selon lui par de nombreuses bipolarités.

L'attraction pour la géométrie circulaire leur est également commune, comme Parménide ou Jung, ils considèrent le cercle comme la figure de la perfection de l'être et de la vision absolue. Pour Salinas, la vie est un fourmillement de rondeurs, de sphères, de courbes et de cercles symbolisant la pureté, l'absence de division ou de distinction :

"Sí. La vida es un júbilo  
que inventa redondeces :  
astros, burbujas, senos  
en la tabla del pecho,  
primaveras redondas". (5)

Guillén approfondit peut-être encore cette circularité en venant l'habiter dans ce qu'elle a de plus épanouissant et merveilleux : son centre :

"Todo me obliga a ser centro del equilibrio" (6)

Tous les deux, à la manière des cubistes, orchestrent également la fusion du temps et de l'espace dans des vers qui exaltent la plénitude du moment précis, éternité en suspension :

"Redondez de las doce,  
que ni recuerda que empezó en aurora". (7)

et dans le cadre d'une gémellité parfaite, les vers de Guillén renchérissent :

"Es el redondeamiento  
Del esplendor : mediodía". (8)

Cependant, malgré ces similitudes, il ne faudrait pas confondre ces deux poètes, ni les fondre dans le même moule: Si Guillén cherche la relation avec un monde qui le satisfait malgré les menaces et les désordres qui apparaîtront dans ses derniers recueils, Salinas, lui, est davantage le poète de la relation lyrique

amoureuse qui cherche la femme aimée au travers et au moyen du monde. Son "más allá" comme nous l'expliquait Guillén est un lieu derrière les choses, alors que celui de l'auteur de *Cántico* se trouve en elles-mêmes. La recherche de Salinas est celle d'un homme insatisfait, obsédé par les apparences, par ce qu'il croit être artifice et obstacle, les noms par exemple doivent être dépassés ou détruits car ils sont déjà, et échappent à la thaumaturgie du poète qui rêve de reconstruire un monde à sa mesure dans lequel il inventerait l'amour et la vie. Loin de la tension angoissée de son ami, Guillén, lui, exalte la plénitude de l'être et l'unité avec le monde, les noms au contraire sont des moyens de circonscrire et de pénétrer les choses dans leur essentielle intimité.

La récente disparition de Guillén, trente trois ans après Salinas, dont il était le fervent admirateur et commentateur emporte avec elle, outre la voix due à un autre poète, le dernier rivage de ce "Lac immobile" (9), de "cet état béatifique et constant" qu'est la véritable amitié.

Alain TREUILLOT

N O T E S

- (1) Dédicace finale de *Cántico*.
- (2) Jorgé Guillén, *Cántico*, p. 323 Seix Barral, 1983.
- (3) Pedro Salinas, *Fábula y Signo* p. 181 in *Obras Completas*, Barral Editores, 1975.
- (4) Vicente Gaos, *Antología del grupo poético de 1927*.
- (5) Pedro Salinas, *Largo Lamento* p. 503 in *Obras completas*, Barral Editores, 1975.
- (6) Jorge Guillén, *Equilibrio* p. 309 in *Cántico*, 1983.
- (7) Pedro Salinas, *El Inocente*, IV, p. 675 in *Obras Completas*, Barral Editores, 1975.
- (8) Jorge Guillén, *Perfección*, p. 241 in *Cántico*, Seix Barral, 1983.
- (9) Damaso Alonso, *Carta última a Don Pedro Salinas* in *Cuadernos Hispanoamericanos* n° 31, p. 50-54, 1952.

Compte rendu de l'entretien avec Guillén du 3 Septembre 1980  
sur la poésie amoureuse de Pedro Salinas - Paseo Maritimo 29D Malaga 16 -

---

Alain Treuillot :

A.T. : Pierre Darmangeat dit que la femme aimée de Salinas n'existe pas, qu'elle n'a pas de nom, êtes-vous d'accord avec cette affirmation ?

Jorge Guillén :

J.G. : J'y suis absolument opposé, parce que la femme aimée de Salinas a un nom, et ceci n'est pas une curiosité superflue et superficielle, c'est essentiel. Un philologue illustre : Spitzer s'était trompé totalement sur cet aspect. C'est essentiellement une femme en chair et en os qui a un nom, ce n'est pas la peine de l'apprendre, mais cette femme existe en tant que telle, comme une femme qui aime du premier jour jusqu'à la fin.

A.T. : Salinas ne nomme jamais la femme aimée, il la qualifie constamment : "la oculata", "la frágil", "la posible", "la momentánea", "la probable", "la invisible"...

J.G. : Tout cela serait peut-être une graduation dans la relation amoureuse.

A.T. : Y aurait-il deux femmes aimées ?

J.G. : Il n'y a aucune possibilité dans sa forme qui donne lieu à l'idée qu'il y aurait deux femmes aimées. Il y a des aspects divers de la même femme qui n'est pas réduite à un seul trait ("La múltiple").

A.T. : Peut-on se fier à certains indices sur l'âge de cette femme ? 20 ans ? ("Voz" p. 230, p. 267)

J.G. : Non, c'est une fantaisie, elle était plus âgée, mettons trente.



A.T. : C'est une femme idéalisée non comme les romantiques dans sa beauté ou son mystère, mais plutôt dans sa capacité à créer, à inventer le monde, qu'en pensez-vous ?

J.G. : Cette femme là dans son imagination était peut-être plus riche que la femme réelle, mais ceci est le procès de toute relation humaine.

A.T. : La recherche de Salinas est une recherche intérieure, n'est-ce pas ?

J.G. : C'est-à-dire pour aller à quelque chose qui ne soit pas superficiel, cela ne doit pas être purement extérieur. Au lieu de se contenter des rapports, même physiques, il cherche toujours quelque chose de plus essentiel qui pouvait être inconscient même chez la femme, une envie d'essayer d'arriver à l'essence.

A.T. : C'est le "más allá", comme dans votre poésie ?

J.G. : Mon au-delà à moi est toujours réel, il est "más allá" de moi.

A.T. : Pensez-vous que la recherche de l'amour serait comme un exercice de purification mystique ?

J.G. : Non, je ne crois pas. C'est la recherche non pas de la perfection de l'être, mais de ce qu'est réellement la femme aimée. Cette recherche pouvait peut-être d'ailleurs la fatiguer (rire).

A.T. : Y a-t-il une conception douloureuse de l'amour chez Salinas ?

J.G. : Evidemment ce n'est pas une chose facile, mais il ne faut pas parler de conception douloureuse, laissons cela à Tristan et Iseut.

A.T. : Que pensez-vous de ce vers "Quererte es el más alto riesgo" ?

J.G. : Evidemment, il y a toujours des risques dans la vie réelle, et dans l'amour surtout.

A.T. : Pensez-vous que la réalisation de l'amour serait son annihilation comme le considèrent certains critiques ?

J.G. : C'est faux, ils partent d'une conception idéaliste, ce n'est pas du Pétrarquisme, la réalisation de l'amour n'est pas sa destruction. Dans "Largo lamento", il y a une séparation, mais elle est réelle, historique, la femme aimée s'est mariée et ils se sont quittés.

A.T. : N'est-ce pas un peu d'amour narcissiste ?

J.G. : Non, pas du tout, c'est l'amour d'une femme. Il n'y a pas de complaisance de cette sorte.

A.T. : Que pensez-vous de ce vers :

"Amor total, quererse como masas"

Ne contredit-il pas la conception de l'amour comme ascension ?

J.G. : C'est un amour qui se réalise, c'est-à-dire physiquement aussi.

A.T. : On a parlé de conceptisme à propos de Salinas (Leo Spitzer) ...  
Qu'en pensez-vous ?

J.G. : C'est l'erreur de Spitzer. C'était un homme de grand talent, collègue de Salinas à l'Université John Hopkins de Baltimore, et je crois qu'il était énervé par ce qu'il croyait être des fantaisies dans la poésie de Salinas. Il s'est trompé, c'est une erreur fondamentale, lamentable.

A.T. : On rencontre souvent les mots comme : copies, simulacres, illusion, spectres, équivoques, qu'en pensez-vous ?

J.G. : Eh bien, tout cela montre la complexité de l'amour, ce n'est pas une opération facile, c'est le clair obscur de l'amour.

A.T. : Pensez-vous que Salinas, qui n'a guère confiance en les apparences, soit un sceptique ?

J.G. : Non, ni dans l'amour, ni dans la vie. Salinas avait un grand intérêt pour toutes les choses de la vie réelle, sans cesse il était en train d'attirer l'attention des gens sur les choses les plus diverses : "Regarde cette rue depuis ici ! comme ceci est joli !" Avec lui, c'était une découverte constante du monde concret, je ne veux pas dire uniquement la beauté, mais tout ce qui avait un intérêt en tant que vie.

A.T. : Que veut dire Salinas par les vers suivants :

"La noche est la gran duda  
del mundo y de tu amor" ?

J.G. : C'est un peu de l'ostentation, il s'exprime par détour, un peu autour d'une réalité vécue, qui était satisfaisante, car cette femme l'aimait, mais évidemment, après elle s'est mariée, et ensuite leur liaison ne put continuer, mais c'est autre chose.

A.T. : Elle était Espagnole ?

J.G. : Non, elle était Américaine, professeur. A la fin, il y eut une séparation tragique, car bien sûr aux Etats-Unis il n'était pas possible qu'un professeur d'un collège important eût une liaison publiquement connue, et lui aussi était marié. C'était un amour adultère, ne l'oubliez pas. Et la femme de Salinas eut aussi sa part douloureuse dans l'histoire.

A.T. : Pour Salinas, la poésie est une aventure vers l'absolu ?

J.G. : Oui bien sûr, et l'aventure de l'amour était une grande aventure aussi, qu'il prenait très au sérieux et bien sûr cette histoire remonte à 50 ans, mais la dame vit encore, elle doit avoir 80 ans et les enfants attendent encore un peu avant de tout dévoiler.

Il y a une Anglaise qui fait une étude biographique sur Salinas, mais elle a beaucoup de difficultés à recueillir des renseignements auprès de la famille.

A.T. : Elsa Dehennin affirme que l'unique désir de Salinas est de vivre hors du temps et de l'espace aux côtés d'une femme morte à la vie terrestre, qu'en pensez-vous ?

J.G. : Ah non ! J'estime beaucoup Elsa Dehennin qui a écrit un livre sur ma poésie qui s'intitule "une poésie de clarté", c'est une femme charmante, belge n'est-ce pas ? Mais vivre hors du temps et de l'espace ? Non, dans le temps et l'espace, tout ceci est abstrait, idéal et réel, comment peut donc exister un amour hors du temps et de l'espace ? Ce n'est pas cela, ce n'est pas un exercice idéaliste.

A.T. : Pensez-vous que Salinas ait été influencé par le mouvement futuriste ?

J.G. : Je ne pense pas, il y a pu avoir un contact, quelque chose qui était dans l'ambiance, un contact inconscient. Salinas s'est rendu compte de toutes les limites et des préjudices du développement technique bien sûr, et il s'en est amusé, cela peut coïncider avec le futurisme, avec les choses, les éléments mécaniques, le téléphone, la voiture. Tout cela procède d'un désir d'intégrer à la poésie des éléments modernes.

A.T. : Ne pensez-vous pas que cet enthousiasme pour le monde technique provienne de son aspect rigoureux, de son exactitude, de sa capacité à dominer et contrôler ?

J.G. : Cela me paraît un peu exagéré.

A.T. : Lecture du poème "35 bujías".

Sí. Cuando quiera yo  
la soltaré. Esta presa  
aquí arriba, invisible.  
yo la veo en su claro  
castillo de cristal, y la vigilan  
- cien mil lanzas - los rayos  
- cien mil rayos - del sol. Pero de noche,  
cerradas las ventanas  
para que no la vean  
- guiñadores espías - las estrellas,  
la soltaré. (Apretar un botón.)  
Caerá toda de arriba  
a besarme, a envolverme  
de bendición, de claro, de amor, pura.

En el cuarto ella y yo no más, amantes  
eternos, ella mi iluminadora  
musa dócil en contra  
de secretos en masa de la noche  
- afuera -  
descrifraremos formas leves, signos,  
perseguidos en mares de blancura  
por mí, por ella, artificial princesa,  
amada eléctrica.

J.G. : Ceci est un jeu, car Salinas était un "juguetón", quelqu'un qui jouait constamment. Si vous l'aviez connu, il vous aurait déconcerté, il parlait en blaguant, il maniait l'ironie, l'humour, cela faisait partie de son tempérament.

+  
+     +  
+

N.B. - Les pages indiquées sont celles de l'édition des Poésies complètes, Barral Editores, 1975.

